



## **Vie bonne et âges de la vie**

Entretien avec **Luc Ferry**, Propos recueillis par **Roger-Pol Droit**

**DANS VIE BONNE ET GRAND ÂGE (2021), PAGES 19 À 36**

# CHAPITRE

---

## **QU'EST-CE QUE LA VIE BONNE ?**

Pour vous répondre sérieusement, il faut rappeler que toutes les grandes philosophies, depuis Platon jusqu'à nous en passant par des auteurs pourtant aussi peu religieux ou métaphysiciens que Nietzsche et Heidegger, sont structurées autour de trois questions fondamentales :

- 1) la question de la vérité (de la théorie de la connaissance, à laquelle on peut répondre de diverses manières, par exemple d'un point de vue matérialiste, empiriste, idéaliste, positiviste, phénoménologique, généalogique, etc.) ;
- 2) celle de la morale, du bien et du mal, du juste et de l'injuste (qui admet, elle aussi, une pluralité de réponses, par exemple aristocratiques, théologiques ou démocratiques, utilitaristes, libérales, républicaines, déconstructrices, etc.) ;
- 3) enfin celle de la sagesse ou de la vie bonne, c'est-à-dire de ce qui pourrait, sinon nous sauver, du moins, comme le disait Schopenhauer, donner un sens à la finitude humaine. C'est sur ce sujet crucial que les grandes spiritualités, qu'elles soient religieuses ou laïques, théologiques ou philosophiques, nous font des propositions liées à la distinction, que j'explore depuis un certain temps dans mes livres, entre morale et spiritualité, une distinction qui s'enracine dans une réflexion sur le sacré et le salut<sup>[1]</sup>.

Dans le *Monde comme volonté et comme représentation* (1819), Schopenhauer a admirablement posé ce problème dans un texte que je retraduis (la traduction française habituelle étant partiellement fautive et, du coup, incompréhensible), en plaçant mes commentaires entre crochets :

La mort est à proprement parler le génie inspirateur, le musagète de la philosophie [dans la mythologie, Apollon est souvent désigné comme le « musagète », c'est-à-dire « celui qui conduit les muses », les divinités de l'inspiration poétique et philosophique]. Socrate a pu d'ailleurs définir la philosophie comme une « préparation à la mort » – *thanatou meletê* [on reconnaît ici le fameux thème platonicien selon lequel philosopher, c'est apprendre à mourir – thème repris et popularisé par Montaigne]. Sans la mort, il est peu probable qu'on n'ait jamais philosophé [...]. L'animal vit sans véritable connaissance de la mort... Chez l'Homme au contraire, avec la raison vient en même temps la certitude effrayante de l'inévitabilité de la mort. Mais de même que dans la nature, en face de chaque mal est donné un moyen de salut ou à tout le moins une compensation possible, la même réflexion qui nous a fait connaître cette certitude de la mort nous vient en aide en nous fournissant des vues métaphysiques qui nous apportent consolation, ce dont l'animal n'a ni le besoin, ni la capacité. C'est avant toute chose vers ce but que sont dirigés tous les systèmes religieux ou philosophiques. Ils sont d'abord et avant tout comme des contrepoisons que la raison, par la force de ses seules méditations, élabore contre la certitude de la mort. Ce qui les différencie, c'est seulement leur capacité plus ou moins grande à réaliser cet objectif. Il est clair que telle religion ou telle philosophie rendront l'homme bien plus capable que telle autre de regarder la mort en face, d'un œil tranquille. C'est la connaissance des choses de la mort, la considération de la douleur et de la misère de la vie qui donnent la plus forte impulsion à la pensée philosophique comme à l'explication métaphysique du monde.

Il me semble que Schopenhauer a profondément raison : sans notre rapport à la finitude, nous n'aurions sans doute jamais inventé les grandes spiritualités religieuses ou laïques qui proposent des définitions de la sagesse et de la vie bonne pour les mortels. J'ajoute pour éviter un malentendu fâcheux, que la notion de vie bonne ne se confond nullement avec cette quête du bonheur que la psychologie positive et les théories du développement personnel essaient, à mon sens aux limites de l'imposture, de réhabiliter aujourd'hui.

### **EXISTE-T-IL PLUSIEURS VIES BONNES ? UNE SEULE, AVEC DES MODALITÉS DISTINCTES ? QUELLES PHILOSOPHIES L'ONT ILLUSTRÉE ? COMMENT LA NOTION DE VIE BONNE A-T-ELLE ÉVOLUÉ AU COURS DE L'HISTOIRE ? COMMENT PEUT-ON LA CARACTÉRISER AU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE ?**

Il existe à mon sens cinq grandes réponses apportées dans l'histoire de la pensée à la question fondamentale de la vie bonne. Elles sont toutes liées à l'idée d'harmonie, mais ce qui est le plus remarquable et le plus fascinant, c'est que cette histoire a un sens, qui va du moins humain au plus humain, du plus transcendant par rapport à l'humanité au plus immanent. On part du cosmos, puis du divin, avant de trouver des réponses au sein de l'humain.

La première réponse est donc celle de ces « sages du monde », comme dit notre collègue Rémi Brague, des cosmologies anciennes. On la trouve déjà formulée dans l'*Odyssée* d'Homère, puis dans la philosophie grecque, en particulier dans le stoïcisme, mais aussi dans certaines sages d'Orient, à commencer par le bouddhisme. La vie bonne y est définie comme « harmonie avec l'harmonie », c'est-à-dire par la mise en harmonie de soi avec l'harmonie de l'univers, avec l'harmonie du cosmos, cet ordre du monde qui est lui-même parfaitement harmonieux. Et comme le cosmos est éternel, en s'ajustant à lui comme un fragment de puzzle s'ajoute au tableau d'ensemble, on devient en quelque façon soi-même un fragment d'éternité, ce qui est une première manière de trouver son salut, de vaincre en quelque façon la mort.

La deuxième réponse est celle des grandes religions. Elle réside dans la mise en harmonie de soi, non plus avec le cosmos, mais avec les commandements divins, une harmonie qui peut nous ouvrir les portes d'une immortalité plus personnelle que celle, anonyme et aveugle, promise par les cosmologies anciennes. Dans cette perspective, le but ultime de l'existence n'est pas, comme chez les Anciens, d'apprendre à jouir du temps qui nous est imparti en privilégiant l'instant présent au détriment de la nostalgie et de l'espérance, du passé et du futur, mais de faire en sorte de mériter dans cette vie une immortalité de joie dans l'autre. Et dans le christianisme, qui reprend ici l'héritage du Lévitique (XIX), c'est par l'amour, *agapè*, qu'on peut parvenir à vaincre la mort, comme l'Évangile de Jean nous l'enseigne avec le fameux épisode de la résurrection de Lazare.

La troisième réponse consiste à mettre sa vie et sa pensée, non plus en harmonie avec le cosmos ou le divin, mais avec l'humanité. On la voit poindre dans la fameuse formule du droit moderne selon laquelle « ma liberté doit [ou devrait...] s'arrêter là où commence celle d'autrui ». On ajoutera que dans cette perspective, qui est pour l'essentiel celle de l'humanisme hérité des Lumières et de l'idée républicaine, de la *res-publica*, il convient non seulement de mettre sa vie en harmonie avec celle des autres, mais d'apporter autant qu'il est possible par son action libre, et chacun à sa mesure, une contribution au progrès humain, une pierre à l'édifice. Cet apport peut alors vous ouvrir les portes d'une certaine forme d'éternité, celle qui réside dans la mémoire des Hommes et qui s'inscrit volontiers de manière symbolique, la pierre répondant à la pierre, dans le marbre ou le granit des monuments publics.

La quatrième réponse apparaît avec les grands « philosophes du soupçon », Schopenhauer, Marx, Nietzsche et Freud. Il s'agit certes de déconstruire les naïvetés du rationalisme des Lumières, mais d'en conserver malgré tout l'esprit critique originel. Comme le dit Nietzsche<sup>[2]</sup>, il faut « porter plus loin la bannière des Lumières », en quoi, les philosophies du soupçon nous invitent à poursuivre la tâche qui consiste à se libérer des différents visages de l'aliénation, que cette dernière soit pensée sur le mode individuel, comme chez Nietzsche et Freud, ou au contraire enracinée dans le collectif et le social, comme chez Marx. Le souci personnel, au sens

propre du terme « individualiste », de parvenir à l'authenticité, à être vraiment soi-même, peut bien évidemment passer par le détour du collectif, voire par l'idée révolutionnaire. Reste que chez tous ces grands « déconstructeurs », y compris Marx, le but est bien en dernière instance de se mettre en harmonie, non plus avec le cosmos, le divin ou l'humanité, mais avec soi-même, les autres étant simplement parties prenantes du projet. En quoi l'idéal de « désaliénation » préfigure le « souci de soi » qui caractérise au plus haut point l'époque actuelle et qui conduit inévitablement à cette « bonheurisation du monde », à cette quête du bien-être individuel et du bonheur personnel que promeut la psychologie positive.

Enfin, la dernière réponse, et c'est celle que j'essaie de développer dans mes livres jusqu'en ses conséquences ultimes, vise une harmonie, non plus rationnelle et juridique avec l'humanité en général, mais une harmonie qu'on pourrait dire au sens large « amicale » avec le proche comme avec le prochain, avec celui que nous aimons, comme avec celui que nous pourrions un jour rencontrer et aimer. La précision est essentielle, le deuxième humanisme que je défends n'étant surtout pas à confondre avec un médiocre repli sur la famille et la sphère privée. Il ne vise pas seulement à pacifier le monde, mais à le rendre, au sens fort, plus aimable, en quoi il dessine un élargissement de l'horizon, comme on le voit dans le passage des Droits de l'homme (qui restaient dans les premières Déclarations, des droits du citoyen, donc des droits limités à la sphère nationale), à l'action humanitaire qui les étend par « charité » (*agapè*) à l'humanité entière, au-delà donc du cadre de la nation, ce qui ne manque pas de scandaliser aujourd'hui les souverainistes qui, prisonniers qu'ils sont des cadres encore étroits du premier humanisme des Lumières, ne peuvent voir dans cet élargissement que dérégulation. Cette réponse n'en conserve pas moins l'idéal de liberté cher au premier humanisme, en quoi ce deuxième humanisme est ce que Hegel aurait appelé une « *Aufhebung* », un dépassement qui conserve.

11

À la différence de ce qui a lieu dans la quatrième réponse, celle des déconstructeurs, la lutte contre l'aliénation ne supprime pas ici toutes les transcendances. La grande erreur des déconstructeurs, quel que soit leur génie, fut à mon sens de croire que la désaliénation supposait la liquidation de toutes les valeurs supérieures à la vie. Au nom de la lucidité voulue par sa « philosophie au marteau », Nietzsche entendait bien casser les « idoles », une vision du monde qui ne pouvait conduire chez ses disciples qu'à un « souci de soi » finalement aussi pauvre que désespérant. Si la lutte contre l'aliénation, contre les illusions de la métaphysique reste plus que jamais d'actualité, elle est bien loin de détruire les transcendances. Je plaide pour l'idée que l'humanisme de l'altérité et de l'amour réinvente de nouveaux rapports au sacré, à des valeurs qui dépassent l'individualisme narcissique, des valeurs qui échappent aux coups de marteau assenés par Nietzsche. Contrairement aux idéologies du bonheur, ce nouvel humanisme ne considère pas le souci des autres comme un simple complément du souci de soi, comme une sorte d'appoint à l'égoïsme. Il est centré autour de l'idée qu'il doit être possible, dans notre modeste sphère d'action, de laisser à ceux que nous aimons ou pourrions aimer un monde meilleur

12

que celui que nous avons connu. C'est ce que j'avais appelé autrefois la « divinisation de l'humain », non point en un sens mégalomane, mais au sens où c'est désormais l'humain qui apparaît comme le lieu de la transcendance et du sacré, c'est-à-dire du sacrilège éventuel et par conséquent du sacrifice possible. C'est pour lui, le cas échéant, non plus pour le cosmos, la divinité ou même la nation que nous pourrions prendre les armes en vue de combattre les totalitarismes politiques ou religieux.

## **QUELLE EST LA PLACE DE L'ÉTHIQUE ET DE L'ESTHÉTIQUE DANS LES DÉFINITIONS DE LA VIE BONNE ?**

À chacune des époques que je viens d'évoquer correspond une vision morale du monde (cosmologique, théologique, humaniste, bien sûr, mais aussi une morale de l'immoraliste et une éthique de l'amitié...). Mais chaque fois aussi, une esthétique en dépend très directement : l'art grec illustre à merveille ce qu'on pourrait appeler le cosmologico-esthétique, l'œuvre d'art étant pour ainsi dire un « micro-cosmos » qui reflète en « petit » les propriétés du grand tout, à commencer bien sûr par l'harmonie. L'art chrétien lui fait suite, qui dominera le Moyen Âge et en particulier la peinture italienne, et prendra à son tour la forme du théologico-esthétique. L'art humaniste, quant à lui, prend son essor avec la peinture hollandaise du XVII<sup>e</sup> siècle et sa manière si admirable de représenter l'humain comme tel jusque dans ses activités quotidiennes les plus simples et les plus profanes. On pourrait continuer en mettant en parallèle la quatrième réponse avec le projet de déconstruire la tonalité et la figuration afin de présenter ce que Kandinsky appelait dans son livre, *Le Spirituel dans l'art*, la « pure vie intérieure du moi ». Quant à la cinquième réponse, elle trouve bien des équivalents dans la littérature contemporaine post-nouveau roman, tant chez Philip Roth ou Milan Kundera que chez Emmanuel Carrère ou Yasmina Réza, par exemple, des écrivains qui nous parlent de l'amour, des âges de la vie, de la maladie, du sexe ou de la mort comme on n'en parlait pas dans la littérature du XIX<sup>e</sup> siècle...

13

## **LA VIE BONNE VARIE-T-ELLE SELON LES ÂGES DE LA VIE ? SI OUI, COMMENT ?**

Selon Cicéron, ici représentatif du monde ancien, la réponse est évidemment oui, la sagesse authentique consistant à vivre en harmonie avec son âge, chaque âge de la vie ayant sa finalité propre. Ce n'est pas la longévité qui importe, mais simplement le fait d'être en accord avec son âge « naturel ». Dans son *De Senectute (De la vieillesse)*<sup>[3]</sup>, Cicéron nous invite à suivre cette voie : « Pourquoi diable, demande-t-il, la vieillesse serait-elle moins pénible à celui qui vit huit cents ans qu'à celui qui se contente de quatre-vingts ? » Suivant l'enseignement des stoïciens, selon lesquels la vie bonne est d'abord et avant tout une vie en harmonie avec l'ordre naturel des choses, donc avec la nature de chaque âge, Cicéron répond aussitôt par la négative : « Contentons-nous du temps qui nous est donné à vivre, quel qu'il soit ! Une existence, même courte, est

14

toujours assez longue pour qu'on puisse y vivre dans la sagesse et l'honneur. Et s'il advient qu'elle se prolonge, n'allons pas nous plaindre plus que ne le font les paysans de ce qu'après la clémence du printemps viennent l'été et l'automne... Car tout ce qui est conforme à la nature doit être tenu pour bon ! » Et Cicéron y insiste : « Nous sommes sages tant que nous suivons la nature comme un dieu<sup>[4]</sup>. C'est le meilleur des guides. Il serait d'ailleurs peu vraisemblable qu'ayant admirablement agencé les autres périodes de la vie, elle ait bâclé le dernier acte comme le ferait un poète sans talent ! Il fallait seulement qu'il y eût une fin, qu'à l'instar des baies et des fruits, la vie devînt d'elle-même et à son heure blette avant de tomber à terre. Tout cela, le sage doit l'accepter avec sérénité. Prétendre résister à la nature n'aurait pas plus de sens que de vouloir lutter contre les dieux, comme voulurent le faire les Géants. »

La fin du paragraphe fait allusion à cet épisode de la mythologie au cours duquel les Géants, fils de Gaïa, gagnés par l'*hubris*, la démesure folle de l'orgueil débridé, entreprirent de conquérir l'Olympe. Mal leur en prit : Zeus fit remettre les monstres à leur juste place, dans les Enfers. Pour Cicéron, comme pour ceux qui aujourd'hui encore préfèrent les enseignements de la nature aux artifices de la technique, le but n'est pas de vivre plus longtemps, mais de vivre bien à tout âge : en accord avec la jeunesse quand nous sommes jeunes, avec la maturité quand nous sommes adultes et avec la vieillesse au soir de notre vie, toutes ces étapes de l'existence nous étant prescrites par les lois intangibles et immémoriales de l'ordre cosmique.

15

**COMMENT CHANGER DE REGARD, ET COMPRENDRE QUE TOUTE VIE PEUT ÊTRE À VIVRE PLEINEMENT, MÊME DANS UN MONDE APPAREMMENT RESTREINT ? PARLER DE VIE BONNE DANS LA DÉPENDANCE, EST-CE UNE CONTRADICTION DANS LES TERMES ? EST-IL POSSIBLE DE CONCEVOIR UNE VIE BONNE EN EHPAD, PAR EXEMPLE ? À QUELLES CONDITIONS PRATIQUES ? ÉTHIQUES ?**

À moins que la mort ne nous surprenne en pleine forme, il est inévitable qu'avec l'allongement de la vie, nous ayons à traverser un jour ou l'autre une période de plus ou moins grande perte d'autonomie. Rappelons quelques chiffres : à la naissance de Victor Hugo, en 1802, l'espérance de vie n'était encore en France que de 35 ans ; dans mon enfance, dans les années 1950, elle était de 65 ans et aujourd'hui de 80 ans pour les hommes et 85 ans pour les femmes. Nous gagnons désormais trois mois de vie par an.

16

De là la naissance du formidable marché de ce qu'on appelle affreusement l'« or gris » avec un non moins formidable développement des Ehpad, dont il n'est pas difficile de comprendre qu'ils sont tirillés entre quatre exigences plus ou moins conciliables : celle des actionnaires qui aspirent à toujours plus de rentabilité, dans le cas des Ehpad privés commerciaux ; celle des employés, qui demandent des salaires et des horaires meilleurs ; celle des clients, qui en veulent pour leur argent ; et celle

17

des médias qui soulèvent de temps à autre quelque scandale de maltraitance ou de profits qu'ils jugent excessifs. La vérité, c'est que les Ehpad cherchent sans doute du mieux qu'ils peuvent à remplir des missions qui ne sont pas aisées.

Reste que l'« or gris » n'est pas là où on le croit. Il est à mes yeux dans cette richesse que constitue avant tout le grand âge, malgré tous les inconvénients bien connus qu'il présente et qui sont si évidents qu'ils finissent par nous aveugler. Pourquoi ? Parce que nous vivons dans des sociétés modernes vouées à l'innovation, donc à la rupture avec les traditions et que, dans ce contexte, sans même y penser, nous survalorisons la jeunesse et surdéprécions la vieillesse. Pour nous, Modernes, engagés dans des sociétés « progressistes », de part en part vouées au changement perpétuel et à l'obsolescence programmée, à la rupture incessante avec le passé, la jeunesse est censée incarner un avenir meilleur. Les générations qui viennent, telle est l'idée qui affleure avec le XVIII<sup>e</sup> siècle et la Révolution française, seront forcément plus « éclairées », plus savantes et plus civilisées que celles du passé. Dans les tribus traditionnelles, sociétés de coutume et de respect sacré des usages transmis, il en allait tout autrement : les anciens étaient proches des ancêtres, eux-mêmes proches des dieux qui avaient donné les lois aux hommes et, comme tels, ils incarnaient la sagesse, la mémoire des valeurs communes, tandis que les jeunes n'avaient d'autre horizon que se conformer aux rites ancestraux afin de devenir eux-mêmes au plus vite semblables aux vieux.

Obsédés par la nouveauté, par l'angoisse de prendre du poids, des rides et des cheveux blancs, nous ne cessons de haïr le vieillissement, de le repousser par tous les moyens, de la cosmétique aux centres de « fitness » en passant par le nutritionnisme et le sport. Nous en perdons une double idée. D'abord celle que les dérives du « jeunisme » sont absurdes : on n'est rien de grand à 10 ans, ni un grand écrivain, ni un grand artiste, ni un grand patron, ni même un grand sportif. Le monde des adultes, quand il est réussi, est plus intense, plus intéressant, plus riche et plus profond que celui de Peter Pan, ce petit garçon qui ne veut pas grandir, pas quitter le monde imaginaire du vilain capitaine et de la fée clochette. Revers de la médaille, nous sous-estimons la vieillesse. S'il est vrai qu'elle est peut-être un naufrage, elle est aussi le seul moment de nos vies où tout est en nous, nos échecs et nos succès, nos tristesses et nos joies, nos amours et nos haines, bref, cette historicité qui fait l'humanité de l'homme et que l'on doit respecter, voire admirer, jusqu'au dernier souffle de vie.

## NOTES

- [1] Si l'on en croit les dictionnaires, le salut réside dans « le fait d'être sauvé d'un grand danger ou d'un grand malheur ». Dans les langues anciennes, le mot est lié à l'idée de « sauvetage » (en grec, par exemple, *sôtérios*, le salut, vient du verbe *sôzein*, qui veut dire sauver). De quel grand danger ou de quel grand malheur s'agit-il de se sauver (ou d'être sauvé) ? Bien évidemment, c'est toujours en dernière instance de la mort qu'il est question, de la sienne bien sûr, comme le pense Schopenhauer, mais parfois plus encore, comme dans l'épopée de Gilgamesh, de celle des autres,

des êtres chers, de nos enfants, de nos amis, de nos parents, bref, de nos amours. L'un des messages les plus anciens de la philosophie comme des grandes religions, c'est que pour accéder à la sérénité, il faut commencer par vaincre les peurs. La vie humaine est trop souvent coincée par des angoisses qui nous referment sur nous, qui nous empêchent d'accéder à la vie bonne, à la sérénité, à une pensée juste, à la liberté d'esprit, à la générosité et à l'amour, à l'ouverture aux autres. Or la philosophie, contrairement aux grands monothéismes, nous promet *qu'on peut y parvenir par soi-même et par la raison plutôt que par un Autre (Dieu) et par la foi (par l'abandon de la raison au profit de la révélation et de la croyance)*. De là la différence fondamentale que j'évoquais à l'instant entre spiritualité religieuse (avec Dieu et par la foi) et spiritualité laïque (humaniste, par soi-même et par la lucidité de la raison). En quoi, du point de vue des religions, la philosophie, parce qu'elle est une spiritualité laïque, apparaît toujours comme une forme d'arrogance, d'orgueil, voire d'*hubris* dans la mesure où elle invite les humains à tenter de s'en tirer par eux-mêmes, à parvenir à la sagesse et à la vie bonne sans faire appel à un Dieu protecteur. Quant à cette sagesse que la philosophie, selon l'étymologie du mot, prétend aimer, c'est-à-dire rechercher, c'est tout simplement la condition de la vie bonne, la voie qui y conduit. Il ne faut donc pas confondre le sage et le philosophe. Ce dernier cherche la sagesse, il ne la vit pas. Il tente de la définir, de la penser, mais il reste en dehors d'elle, du moins tant qu'il demeure philosophe, en quête « amoureuse » de la sagesse. Le sage, lui, est, pour parler comme Hegel, « dans la chose même ». Il n'écrit pas « sur », il ne commente pas son sujet, il *vit* la sagesse. Socrate, qui n'a jamais rien écrit, qui ne nous a laissé aucun livre, est un sage, Platon n'est que philosophe. Même chose pour Jésus ou Bouddha qui, eux non plus, n'ont jamais rien voulu écrire, mais ont laissé leurs disciples transmettre leur message. Le sage pourrait se définir comme celui qui a non seulement trouvé le sens de la vie, mais qui vit réellement la vie bonne et le salut. Il affronte la mort avec sérénité, comme le font chacun à leur manière Bouddha, Jésus et Socrate dans les épisodes fameux que content leurs biographes, car ces sages savaient (ou à tout le moins pensaient) qu'ils étaient entrés en contact avec des valeurs supérieures même à la vie terrestre.

- [2] Voir *Humain trop humain*, § 26.
- [3] Il s'agit d'un dialogue entre un sage déjà fort âgé, Caton l'Ancien, et deux jeunes gens, le vieillard incarnant bien entendu le point de vue de Cicéron.
- [4] Comme plus tard chez Spinoza, le stoïcisme ne connaît qu'un seul dieu, la nature. C'est aussi ce qu'on appelle le panthéisme, mais ce dieu-là, non seulement ne fonde pas une religion, mais s'y oppose radicalement de par sa prétention à faire du divin une qualité de la nature elle-même.

## TITRES RECENSÉS

---

**Qu'est-ce que la vie bonne ?**

**Existe-t-il plusieurs vies bonnes ? Une seule, avec des modalités distinctes ? Quelles philosophies l'ont illustrée ? Comment la notion de vie bonne a-t-elle évolué au**



cours de l'histoire ? Comment peut-on la caractériser au xxie siècle ?

Quelle est la place de l'éthique et de l'esthétique dans les définitions de la vie bonne ?

La vie bonne varie-t-elle selon les âges de la vie ? Si oui, comment ?

Comment changer de regard, et comprendre que toute vie peut être à vivre pleinement, même dans un monde apparemment restreint ? Parler de vie bonne dans la dépendance, est-ce une contradiction dans les termes ? Est-il possible de concevoir une vie bonne en Ehpad, par exemple ? À quelles conditions pratiques ? Éthiques ?

## AUTEURS

---

*Entretien avec*

**Luc Ferry**

Philosophe, ancien ministre de l'Éducation.

---

*Propos recueillis par*

**Roger-Pol Droit**

Mis en ligne sur Cairn.info le 10/11/2022

<https://doi-org.ezproxy.univ-catholille.fr/10.3917/puf.droit.2021.01.0019>

---

◀ PRÉCÉDENT

SUIVANT ▶

---

Pour citer cet article

---

Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France © Presses Universitaires de France. Tous droits réservés pour tous pays. Il est interdit, sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, de reproduire (notamment par photocopie) partiellement

ou totalement le présent article, de le stocker dans une banque de données ou de le communiquer au public sous quelque forme et de quelque manière que ce soit.

Cairn.info | Accès via Université Catholique de Lille | Sébastien GOEURY